

Théâtre du Radeau

liste des textes dits dans *Orphéon*

Création à Rennes au Théâtre National de Bretagne le 4 novembre 1998.

Sources des paroles dans l'ordre du déroulement de "l'ORPHEON"

1. Kafka . Histoire de l'homme en prière.
Fragment : Description d'un combat.
- (2. Blake . The Angel)*
3. Shakespeare . Hamlet
Acte IV scène 4
Acte II scène 2
4. Blanqui. l'éternité par les astres
5. Kleist. Penthésilée
Scène V
6. Pirandello. Les géants de la montagne
7. Shakespeare. Hamlet
Acte II Scène 2
8. Shakespeare. Hamlet
Acte II Scène 2
9. Shakespeare.Hamlet
Acte III Scène 1
10. Blanqui. L'éternité par les astres
- (11. Leopardi . Au Printemps ou des mythes antiques)*
12. Shakespeare. Macbeth
Acte II scène 1
13. Kleist. Penthésilée
Scène V
Scène IX
14. Giorgio Colli. La Sagesse Grecque
15. Shakespeare. Macbeth
Acte III scène 2
Acte I scène 3
16. Colli. La sagesse grecque
17. Shakespeare. Macbeth
Acte I scène 7
18. Colli. La sagesse grecque
19. Nietzsche. Ainsi parlait Zarathoustra

* Les paroles entre parenthèses font partie du déroulement de "l'Orphéon" mais n'ont pas été retranscrites ici.

1.

"Ce disant, j'étendis le bras, saisis une grosse grappe de raisin sur un plateau porté par un génie de bronze ; je la maintins en l'air quelques instants, puis la déposai sur une petite assiette à bordure bleue, que je tendis à la jeune fille avec quelque affectation peut-être.

"Vous ne m'en imposez pas, reprit-elle, tout ce que vous dites est ennuyeux et incompréhensible, sans être vrai pour autant. Je crois, en effet, monsieur -pourquoi m'appellez-vous sans cesse "chère mademoiselle"? -je crois que vous refusez la vérité, uniquement parce qu'elle exige trop d'efforts".

"Dieu, que ces mots me mirent de belle humeur!

"Mais oui, mademoiselle, mademoiselle, criai-je presque, comme vous avez raison! Chère mademoiselle, quel exaltant plaisir, savez-vous, que d'être pareillement compris sans même qu'on ait cherché à l'être!

" - La vérité exigerait de vous en effet, bien trop d'efforts, monsieur, car de quoi avez-vous l'air ? Vous êtes taillé de tout votre long dans du papier de soie, du papier de soie jaune, comme une silhouette qu'on aurait découpée, et, quand vous marchez, on entend un froissement de papier. On aurait donc bien tort de s'échauffer à propos de vous attitudes ou de vos opinions, car vous flottez toujours au gré du courant d'air qui souffle dans la pièce.

" - Je ne comprends pas. Il y a dans cette pièce un certain nombre de gens. Ils posent les bras sur le dossier des fauteuils, ou bien s'appuient contre le piano, ou bien portent en hésitant un verre jusqu'à leurs lèvres, ou bien ils passent craintivement dans la pièce voisine et, après s'être meurtri l'épaule droite contre un buffet dans l'obscurité, ils pensent, en prenant l'air, à la fenêtre ouverte : voilà Vénus, l'étoile du soir. Mais moi, je suis ici, dans cette soirée! S'il existe un lien entre ces faits, je ne le comprends pas. Mais je ne sais même pas s'il existe un lien. Et, voyez-vous, chère mademoiselle, parmi tous ces gens qui, faute de clarté sur eux-mêmes, se conduisent de façon si incertaine et même si ridicule, je semble être le seul digne d'entendre sur lui-même la claire vérité. Et, afin de donner de surcroît à vos propos un tour agréable, vous les mêlez d'ironie, de sorte qu'il en reste quelque chose comme dans une maison incendiée dont resterait le gros oeuvre. Rien ou presque n'entrave plus le regard : on voit le jour, à travers les trous béants des fenêtres, les nuages du ciel et, la nuit, les étoiles. Mais il arrive souvent que des pierres grises mutilent les nuages et que les étoiles dessinent d'étranges figures.

3.

- Une pensée qui, divisée en quatre
Est sage au premier quart, et, pour trois autres,
Trahit la simple peur -, je me demande
Pourquoi je vis à dire : "Cette chose
Doit être faite" quand j'ai pour la faire
Raison, désir, et forces et moyens.
Des images m'exhortent, qui sont grosses
Comme la terre, à témoin cette armée
(...)

Et moi, ici.

(...)

Je vois que vingt mille hommes vont mourir
Pour une fantaisie, un jeu de gloire,
Qu'ils vont comme à leur lit jusqu'à leur tombe
Et luttent pour une aire où la plupart
Sont à l'étroit pour plaider leur querelle
Et n'auront pas l'espace d'un sépulcre.
Que ma pensée, dorénavant,
Soit sanguinaire, ou ne soit que du vent!

- Quelles nouvelles ?
- Aucune, monseigneur, sinon que le monde est devenu honnête.
- Alors, le jour du Jugement est proche. Mais vos nouvelles sont fausses. (...) Que lui avez-vous donc fait, à la Fortune, pour qu'elle vous envoie en prison jusqu'ici ?
- En prison, monseigneur ?
- Le Danemark est une prison
- Alors, c'est le monde qui en est une.
- rien n'est bon ou mauvais en soi, à part si la pensée le rend tel ; pour moi, il est une prison.
- C'est donc votre ambition qui vous le montre ainsi. Votre âme s'y sent trop à l'étroit.
- O Dieu ! Je pourrais être confiné dans une coquille de noix et me prendre pour le roi d'un espace sans limites ; à part que je fais de mauvais rêves.
- Que devrions-nous dire, monseigneur ?
- Ce que vous voulez, à part la chose exacte. On vous a appelés.
- A quelle fin, monseigneur ?
- Cela, c'est vous qui devez me l'apprendre.
- soyez francs et directs avec moi, vous a-t-on appelés ici , oui ou non ?
- Monseigneur, on nous a appelés.
- Je vais vous dire pourquoi ;
- (...) J'ai, depuis un certain temps - mais pourquoi, je n'en sais rien - perdu toute ma joie, et, réellement, cette humeur que j'ai me pèse si lourdement que cette belle construction, la terre, me semble un promontoire stérile, ce dôme si splendide, l'air, voyez-vous, ce brave firmament pendu sur nous, ce toit majestueux ouvragé de flammes d'or, eh bien, il m'apparaît purement et simplement comme une vile et pestilente masse de vapeurs.

4.

Est-ce bien exactement ainsi que renaissent les mondes ? Je ne sais. Peut-être les légions mortes qui se heurtent pour ressaisir la vie, sont-elles moins nombreuses, le champ de la résurrection moins vaste.

Les étoiles ne sont que des flambeaux éphémères. Donc, une fois éteints, s'ils ne se rallument, la nuit et la mort, dans un temps donné, se saisissent de l'univers. Or, comment pourraient-ils se rallumer, sinon par le mouvement transformé en chaleur dans des proportions gigantesques, c'est-à-dire par un entre-choc qui les volatilise et les appelle à une nouvelle existence ? Qu'on n'objecte pas que, par sa transformation en chaleur, le mouvement serait anéanti, et dès lors les globes immobilisés. Le mouvement n'est que le résultat de l'attraction, et l'attraction est impérissable, comme propriété permanente de tous les corps. Le mouvement renaît soudain du choc lui-même, dans de nouvelles directions peut-être, mais toujours effet de la même cause, la pesanteur.

5.

Oui, notre moisson est faite - oui, elle est liée en gerbes, elle s'amoncele dans nos granges, et nos granges escaladent le ciel - à quoi bon, s'il est là qui plane au-dessus, le nuage qui porte la foudre ? Vous ne les couronnerez pas de fleurs, ces jeunes hommes que vous avez capturés. Vous ne les ramènerez pas au son des cymbales dans nos vallées pleines d'odeurs. Le Pélide vous y suivra ! Mais ne le voyez-vous pas qui partout vous barre la route ? -qui bouscule votre cortège de triomphe - qui vous pourchasse avec vos captifs jusqu'aux murailles de Thémiscyre, qui vous les reprend dans les murs

même du temple de Diane - qui change pour vous leurs chaînes de roses en chaînes de fer ? Et moi, j'aurais le front de lâcher prise ! après que je l'ai traqué cinq entières et folles journées -maintenant que le seul vent de mon glaive va le faire crouler sous les sabots de mon cheval comme une figue mûre ? Non! Une entreprise si grande et si haute, plutôt que de ne pas l'achever tout entière - plutôt que de renier ma promesse, et de ne pas conduire sur l'heure mon peuple à la cime même de toutes les joies, j'aime mieux que cette cime s'écroule sur nous et nous écrase... Ah! misérable coeur, qui ne connais pas de mesure!

6.

- Mon Dieu, par où peut-on sortir?
- Mais veux-tu vraiment aller dehors ?
- Oui, oui, m'en aller ! m'en aller!
- T'en aller où ?
- Je ne sais pas, dehors, au grand air.
- Mais tu auras encore plus peur, seule, dehors : là-haut, tu seras au moins avec moi.
- Justement, j'ai peur de toi, mon cher, de toi seul, peux-tu le comprendre?
- De moi ? Pourquoi ?
- Parce que je te connais. Et je te vois. Tu me suis comme un mendiant.
- Parce que je t'aime...
- Merci, chéri ! Tu as la spécialité d'y penser toujours dans les endroits où tu ne devrais pas, ou bien lorsque je me sens comme morte. Le moins que je puisse faire est de m'enfuir. Je vais me mettre à crier comme une folle. Oh! fais attention, c'est une usure horrible que la tienne.
- Usure.
- Usure. Usure. Veux-tu reprendre chez moi ce que tu as perdu ?
- Ilse : comment peux-tu penser une chose pareille ?
- Ah! si ! Bientôt tu m'obligeras aussi à te demander pardon.
- Moi ? Mais que dis-tu ? Je n'ai rien perdu, moi, je ne pense pas avoir perdu quoi que ce soit, puisque je t'ai encore. C'est ce que tu appelles de l'usure, ça ?
- Horrible. Insupportable. Tu fouilles toujours dans mon regard. Je ne peux pas le supporter.
- C'est donc vrai.
- Qu'est-ce qui est vrai?
- Que je suis seul. Tu ne m'aimes plus.
- Comment je ne t'aime plus, idiot, que dis-tu ? je n'arrive même plus à m'imaginer sans toi!
- Oh, je sais bien que je ne devrais jamais penser à moi.
- Et tu dis que tu veux le bien des autres ?
- Mais le mien aussi, quelquefois ! Si j'avais pu imaginer..
- Moi, je ne parviens même plus à regretter quoi que ce soit !
- Non, je parle de ton sentiment
- Mais il est toujours le même !
- Non, ce n'est pas vrai. Avant...
- Es-tu vraiment sûr d'avant ? et que mon sentiment aurait duré dans ces autres conditions ? Ainsi, au moins, il dure, comme il peut. Mais ne vois-tu pas où nous sommes ? C'est un miracle si, en les touchant, on ne sent pas échapper sous nos mains jusqu'à la certitude de nos propres corps.
- C'est bien pour cette raison.
- Quoi, pour cette raison ?
- Que je voudrais au moins te sentir proche.
- Mais ne suis-je pas ici avec toi ?
- ça doit être ce moment. Je me sens vraiment perdu... Je ne sais plus où nous sommes, ni où nous allons.
- On ne peut plus retourner en arrière.
- Et je ne vois pas d'issue en avant.
- Cet homme, là, dit qu'il invente la vérité...
- Eh oui, c'est facile, il l'invente, lui...

7.

- Oui, donc, adieu. Maintenant, je suis seul.
O quel esclave rustre et sale sui-je !
N'est-il pas monstrueux que cet acteur,
Ici, dans rien qu'une fiction, le rêve
D'une passion, ait travaillé son âme
Si bien qu'il l'a coulée dans son idée -
Et ce travail lui blêmit la figure,
Le fait pleurer, lui donne l'air hagard,
La voix brisée, accordant tout son corps
Aux formes de l'idée - et tout cela
Pour rien... Hécube !
Qu'est-ce pour lui, Hécube, et, pour Hécube, lui,
Qu'il doive la pleurer ? Que ferait-il
Si les raisons que la passion lui souffle
Étaient les miennes ?
O, ma vengeance!
Mais reprends-toi, cerveau. J'ai entendu
Que des êtres coupables, au théâtre,
Furent frappés si fort au fond du coeur
Par la pure maîtrise de la scène
Qu'ils proclamèrent sur le champ leurs crimes ;
Car le meurtre, quoique privé de langue,
Parle parfois par la voix du miracle.

8.

- L'affreux Pyrrhus, dont le sable des armes
Et le dessein ressemblaient à la nuit
Quand il veillait dans le cheval funeste,
Couvre à présent son corps hideux et noir
D'un blason plus horrible -il est de gueules,
De pied en cap, souillé atrocement
Du sang des mères, pères, filles, fils,
Pétri, recuit par les flammes des rues
Dont les clartés maudites, tyranniques
Illuminaient le meurtre de leur roi.
Brûlé de feu, de rage, enduit d'un sang
Coagulé, le regard d'escarboucles,
Pyrrhus s'est infernalement lancé
A la poursuite de vieillard Priam.

- Bientôt le trouve-t-il, frappant
Trop faiblement les Grecs : son glaive antique
Est rebelle à son bras, il tombe, inerte
Et renâcle à ses vœux ; lutte inégale ;
Pyrrhus, cherchant Priam, frappe trop large
Dans sa fureur ; pourtant, le simple souffle,
L'élan trop fort de ce glaive renverse
Le vieux père effondré - et l'insensible
Ilion qui, semble-t-il, ressent ce choc,
S'écroule à terre avec ses tours en flammes
Et cet affreux fracas tient prisonnière
L'oreille de Pyrrhus. Voyez! son glaive
Qui s'abattait
Et lui, Pyrrhus, est comme un monstre peint,
Il est neutre à son acte, à son désir,

Il ne fait rien.

(...)

Arrière,

O Fortune catin ! Et vous, les dieux,
En grand conclave, arrachez-lui sa force,
Brisez son char, roues, jantes et rayons

(...)

- ça, c'est trop long.
- Mais qui a vu la reine enfoulardée...
- La reine enfoulardée ?
- C'est bien, "la reine enfoulardée", c'est bien.
- ... Courir pieds nus, de-ci de-là, ses larmes -
Ruisselantes menaces pour les flammes-,
Un chiffon sur la tête qui portait
Naguère le diadème, et, pour habit
Sur ses flancs décharnés et trop fertiles,
Rien qu'une couverture prise là
Dans les alarmes de la peur
- Regardez, il a changé de couleur.

9.

- Etes-vous belle ?
- Que veut dire votre seigneurerie ?
- Que si vous êtes honnête et belle, votre honnêteté ne doit tolérer aucun entretien avec votre beauté.
- La beauté, monseigneur, pourrait-elle avoir meilleur commerce qu'avec l'honnêteté ?
- Oui, vraiment, car le pouvoir de la beauté aura changé l'honnêteté en entremetteuse avant que la force de l'honnêteté n'ait pu modeler la beauté à son image. Cela était naguère un paradoxe, mais aujourd'hui nous en voyons la preuve. Je vous ai vraiment aimée.
- Si fait, monseigneur, vous me l'avez fait croire.
- Vous n'auriez pas dû me croire ; car la vertu ne peut se greffer sur notre vieille souche au point d'en changer la saveur. Je ne vous aimais pas.
- Je n'en étais que plus abusée.
- Va-t-en dans un couvent. Allons, voudrais-tu donc enfanter des pécheurs ? Je suis moi-même passablement honnête et pourtant je pourrais m'accuser de choses telles que ma mère eût mieux fait de ne pas accoucher de moi ? Je suis orgueilleux, rancunier, ambitieux et porte en moi plus de crimes à commettre que je n'ai de pensées où les loger, d'imagination pour les ourdir, ni de temps pour passer à l'acte. Que font les gens de mon espèce à se traîner entre ciel et terre ? Nous sommes tous de fieffés coquins, ne crois aucun d'entre nous. Va dans un couvent.-
- Secourez-le, cieux ciéments.
- Serais-tu aussi chaste que la glace, aussi pure que la neige, tu n'échapperas pas à la calomnie. Va-t-en au couvent, adieu.
- Puissances du ciel, guérissez-le!
- J'ai bien assez entendu parler de vos peintures ; Dieu vous a donné u visage et vous vous en faites un autre. Vous dansez la gigue, vous vous trémoussez, vous zézayez, vous inventez des surnoms aux créatures de Dieu et faites passer votre impudeur pour de l'innocence. Allez, j'en ai assez vu, cela m'a rendu fou.

10.

Lorsqu'après des millions de siècles, un de ces immenses tourbillons d'étoiles, nées, gravitant mortes ensemble, achève de parcourir les régions de l'espace ouvertes devant lui, il se heurte sur ses frontières avec d'autres tourbillons éteints, arrivant à sa rencontre. Une mêlée furieuse s'engage durant d'innombrables années, sur un champ de bataille de milliards de milliards de lieues d'étendue. Cette partie de l'univers n'est plus qu'une vaste atmosphère de flammes, sillonnées sans relâche par la foudre des conflagrations qui volatilisent instantanément étoiles et planètes. Ce pandémonium ne suspend pas un instant son obéissance aux lois de la nature. Les chocs successifs réduisent les masses solides à l'état de vapeurs, ressaisies aussitôt par la gravitation qui les groupe en nébuleuses tournant sur elles-mêmes par l'impulsion du choc, et les lance dans une circulation régulière autour de nouveaux centres. Les observateurs lointains peuvent alors, à travers leurs télescopes, apercevoir le théâtre de ces grandes révolutions, sous l'aspect d'une lueur pâle, mêlée de points plus lumineux. La lueur n'est qu'une tache, mais cette tache est un peuple de globes qui ressuscitent.

12.

- Est-ce un poignard que je vois devant moi,
Le manche vers ma main ? -Que je t'empoigne !
Je ne t'ai pas, et je te vois toujours.
Toi, n'es-tu pas, vision de mort, présente
Aus sens comme à la vue, ou n'es-tu rien
Qu'un poignard de l'esprit, création fausse,
Fruit d'un cerveau qu'oppressent des vapeurs ?
Mais je te vois, de forme aussi palpable
Que celui-ci, que je dégage.
Tu me contrains à poursuivre la route
Où je marchais, et tel est l'instrument
Dont il allait falloir que je me serve.
Mes yeux sont rendus fous par tous mes sens
Ou tous mes sens sont fous -et je te vois
Toujours ; et, sur ta lame et ta poignée,
Du sang qui goutte et qui, tout juste encore,
N'y était pas. -Rien de cela n'existe ;
C'est l'affaire sanglante qui s'affiche
Devant mes yeux. - A présent, la Nature`
Est sur un demi-monde comme morte
Et des rêves mauvais jouent leurs mensonges
Derrière les courtines du sommeil ;
Sorcellerie célèbre les offrandes
De la livide Hécate ; décharné,
Mis en alarme par sa sentinelle,
Le loup qui hurle au guet, ainsi, le Meurtre,
Comme un Tarquin au désir ravisseur,
Marche d'un pas voleur jusqu'à son but,
Comme un fantôme.
Sur l'acte en feu, les mots soufflent la glace.

13.

Non, pas de triomphe pour moi! Non, pas de Fête des Roses ! Le combat à nouveau m'appelle sur le terrain. Le jeune dieu de la guerre, le Pélide insolent, je le dompterai de ma main. Mes amies ! Dix mille soleils fondus en un seul globe de feu ne brilleraient pas pour moi autant qu'une victoire, un seule. Une victoire de moi sur lui. Laisse-moi. Oh! je veux le voir dans la poussière de mes pieds, l'insolent qui fait la nuit sur ce jour de haute gloire - l'orgueilleux qui m'a dégrisée de la victoire, comme personne ne l'a fait avant lui. Est-ce moi, quand je marchais à sa rencontre ?-est-ce encore moi la Triomphatrice terrible, la très haute Reine des Amazones, dont le bronze de sa cuirasse me renvoyait l'image ? Les Dieux m'ont maudite ! Quand l'armée grecque en déroute se débande partout devant moi, serait-il autrement possible que sa seule vue m'ébranle ainsi jusqu'au fond de l'être -moi, moi !... désarmée..., dominée..., vaincue ! Mon sein, je l'ai brûlé -où donc se terre la faiblesse qui m'abat ? Oh! la bataille ! pour m'y replonger, pour l'y retrouver - la bataille où il m'attend avec son sourire... son sourire de mépris. Il faut que je sache le vaincre, si je veux vivre.

- Les chiens! lâchez les chiens ! Les éléphants ! Brûlez-les avec des brandons! Les chars avec les faux ! les chars de bataille ! pour hacher, déchirer ses muscles trop pleins de sang.

M'avoir brisé la poitrine ! Comme si je brisais à coup de pied, sauvagement, la harpe qui murmurerait mon nom dans le vent de la nuit. Mais, moi, l'ours, je lui ferai fête, la panthère, je la caresserais, s'ils venaient à moi avec cette tendresse que j'avais dans le coeur !

Est-ce ma faute, si j'ai à gagner son amour si durement -ô Dieux, si durement... à coups de lance! sur le champ de bataille ? Quand je tire l'épée contre lui, que croyez-vous que je veux ? l'abattre dans la poussière ? Dieux éternels, je n'ai qu'un désir, vous le savez bien, c'est de l'attirer sur mon coeur. Qui a fait cueillir ces roses ?

Maudite soit-elle, votre hâte de chiennes chaudes! Maudite votre fringale de mâles, à l'heure où le carnage bat son plein! Maudit dans le ventre même des filles de Mars, ce rut de meute déchaînée qui couvre de ses aboiements le poumon de bronze des trompettes, et la voix de sa maîtresse ! L'ai-je remportée, la victoire, que l'enfer vienne me bafouer de cette grimace insolente de mon triomphe ? Enlevez-moi tout cela!

Que tout votre printemps pourrisse ! Que l'étoile où je respire se dessèche comme chacune de ces roses sur sa tige! Que la guirlande des monde se brise sous mes doigts comme ces chaînes de fleurs !

Ah! mon âme est lasse jusqu'à la mort !

14.

Quand tu devras mourir
tu te rendras aux demeures bien construites d'Hadès :
à droite il y a une fontaine ,
et près d'elle se dresse un cyprès blanc ;
là les âmes des morts qui descendent s'y rafraîchissent.
Ne t'approche pas trop près de cette source ;
mais en face tu trouveras l'eau fraîche qui s'écoule
du marais de Mnémosyne les gardiens se tiennent au-dessus :
ils te demanderont du profond de leur coeur
ce que tu vas cherchant dans les ténèbres du funeste Hadès.
A eux dis bien toute la vérité.
Dis-leur : Je suis le fils de Terre et de Ciel étoilé :
je suis desséché par la soif et je meurs ; mais donnez-moi vite
l'eau fraîche qui s'échappe du marais de Mnémosyne.
Et ils te laisseront boire à la source divine,
enfin tu chemineras longuement,
Aussitôt, dit-il, que son âme était sortie de son corps, elle avait cheminé avec beaucoup
d'autres, et elles étaient arrivées en un lieu merveilleux où il y avait dans la terre deux

17.

- Si c'était fait lorsque c'est fait, bien faire
Serait de faire vite ; si le meurtre
Pouvait prendre au filet la conséquence
Et, la tranchant, capturer la victoire,
Que ce grand coup soit son être en entier
Et son entière fin... Ici, ici,
Sur cette rive, ou sur ce banc de sable
Du temps, je miserais la vue future.
Mais pour ces causes nous avons déjà
Le jugement ici, qu'il nous suffit
De professer une instruction sanglante,
Elle est apprise et, aussitôt, retourne
Sa peste à l'inventeur ;
Et la Pitié, comme un bébé tout nu,
Chevauchant l'ouragan, les Chérubins
Sur les coursiers invisibles de l'air
Souffleront l'acte noir dans tous les yeux
Tant que le vent sera noyé de larmes.-
Un éperon me manque pour piquer
Le flanc de mon dessein, une ambition
De voltigeur, qui saute soit par-dessus,
Et retombe à côté...

18.

Lorsque s'élancent au dehors les âmes des bêtes
et des oiseaux ailés, et que la vie sacrée les abandonne
nul ne vient introduire leur âme dans la maison d'Hadès,
et celle-ci volète çà et là sans but au même endroit,
jusqu'à ce que quelque chose d'autre ne la brise en mêlant aux rafales du vent ;
mais quand un homme abandonne la lumière du soleil,
Hermès Killénios guide en bas les âmes immortelles
vers l'effroyable caverne celée de la terre.

19.

- "Arrête-toi, arrête-toi, comédien ! Faux-monnayeur! Fieffé menteur!
"Je saurai bien t'échauffer les jambes, sinistre sorcier,

- "Cesse, ne me frappe plus ! Je n'ai fait cela que par jeu!

"Ces choses-là font partie de mon art ; toi-même, j'ai voulu te mettre à l'épreuve en te
donnant cette preuve ! Et, en vérité, tu m'as fort bien percé à jour!

"Mais toi -ce n'est pas non plus une petite preuve que tu m'as donnée de toi-même : tu
est dur ! Tu frappes durement avec tes "vérités" - cette vérité, c'est ton bâton qui me
force à la dire!"

- "comédien dans l'âme ! Tu es faux : que parles-tu de -vérité!

"Toi, qu'as-tu joué devant moi, affreux sorcier, à qui devais-je croire quand tu te
lamentais ainsi ?"

- "Le pénitent de l'esprit, c'était lui dont je jouais le rôle : toi-même as inventé ce mot
jadis,

--- le poète et l'enchanteur qui finit par tourner son esprit contre lui-même, le
métamorphosé glacé par sa conscience et son mauvais savoir.

Et avoue-le donc : il t'a fallu du temps, pour percer mes artifices et mes ruses ! Tu as cru à ma détresse quand tu as pris ma tête dans tes mains.

- "Tu en as sans doute trompé de plus fins que moi, tu es forcé de tromper : je te connais assez pour le savoir ! Il faut toujours que tes paroles aient un double, un triple, un quadruple et un quintuple sens. Même ce que tu viens de m'avouer maintenant, ce n'est ni assez vrai ni assez faux pour moi!

Affreux faux-monnayeur, comment pourrais-tu faire autrement ? Tu farderais encore ta maladie si tu te montrais nu.

C'est ainsi qu'à l'instant tu as fardé ton mensonge, en disant : "Je n'ai fait cela que par jeu! " Il y avait du sérieux là-dedans, tu es quelque chose comme un pénitent de l'esprit! mais pour toi-même tu es désenchanté !

"Tu as récolté le dégoût comme ton unique vérité. Il n'y a plus un mot de vrai en toi, mais ta bouche est vraie : c'est -à -dire le dégoût qui colle à ta bouche."

**- "Je suis fatigué de tout cela, mes artifices me dégoûtent, je ne suis pas grand, à quoi bon feindre ! Mais tu le sais bien -je cherchais la grandeur!
ce mensonge a surpassé ma force. C'est contre lui que je me brise. mais que je me brise -- cette façon dont je me brise est vraie! "**

- c'est à ton honneur d'avoir cherché la grandeur, mais c'est aussi ce qui te trahit. Tu n'es pas grand.

Vieil enchanteur sinistre, ce que tu as de mieux et de plus honnête, ce que je respecte en toi, c'est que tu te sois lassé de toi-même et que tu te sois écrié : "Je ne suis pas grand."

En cela je te respecte comme pénitent de l'esprit ; et quoique cela n'ait duré qu'un clin d'oeil, pendant cet instant tu as été vrai.

Mais dis-moi, que cherches-tu dans mes forêts et parmi mes rochers ? Et si tu m'as barré le chemin, quelle preuve voulais-tu ?

- je cherche un homme vrai, droit, simple, sans équivoque, un homme de toute probité, un vase de sagesse, un saint de la connaissance, un grand homme !

- Là-haut est le chemin qui mène à la caverne. Tu pourras y chercher celui que tu aimerais trouver.

demande conseil à mes animaux, mon aigle et mon serpent : ils t'aideront à chercher. Mais ma caverne est grande.